ECRITURE ET ENGAGEMENT SOCIAL

***Par Dr BEKOLO BEKOLO Pascal (Pabé MONGO)***

***Président de l’Association Nationale des Poètes et Ecrivains Camerounais (APEC)***

Je remercie l’Atelier de Critique et d’Esthétique Littéraires de l’Université de Yaoundé I pour son aimable invitation à participer à ses ateliers virtuels d’écriture.

Vous m’invitez à partager avec vous mon expérience d’auteur habitué à construire des rapports artistiques entre les exigences esthétiques et l’expression de l’engagement social. Votre attente me pose implicitement la question qui est souvent adressée aux praticiens de tous bords qui connaissent un certain succès dans leur métier, à savoir : ***quel est votre secret ?*** Question virtuelle qui m’a amené à revisiter mon parcours en m’interrogeant systématiquement sur mes motivations et mes outils techniques d’accomplissement. C’est un exercice que je n’avais jamais fait auparavant et dont je vais découvrir le résultat en même temps que vous.

Bien que le contexte pollué de la covid-19 ait empêché une communication présentielle comme l’appelait le sujet, je tâcher de conserver dans cet exposé, le caractère oral qui sous-tend votre projet initial. Cette approche permet de libérer un propos détendu, convivial, véritable causerie, où se mêlent très librement la vérité et l’anecdote, la petite histoire et la grande, l’analyse et la narration des faits, sans contrainte académique.

**LA NAISSANCE DE L’ECRIVAIN**

Mon entrée en littérature est une fable.

Nous sommes dans les années 1968- 1971. Je viens de débarquer à Yaoundé pour suivre mes études du second cycle du secondaire au Collège de la Retraite qui venait de s’ouvrir, une année auparavant à la mixité. Les garçons sont en nombre infime par rapport aux filles.

Le collège de la Retraite dispose d’une ***gazette*** mensuelle ronéotée appelée *Echo du foyer*. A chaque parution, les élèves, s’y livrent à des exercices de sagacité sur la vie et la société, dans lesquels ils se projettent eux-mêmes tout en critiquant leur environnement. Débarquant du lointain orient, je vais me contenter de ruminer sous ma plume, mes souvenirs d’enfance dans des textes brefs et nostalgiques tenant généralement sur une page de format A4.

***L’Echo du Foyer*** avait un lecteur de l’ombre, attentif et intéressé, en contre bas du collège, en face du cinéma ***Le Capitol***. Au fur et à mesure des parutions de la gazette, ce lecteur de l’ombre était accroché par les histoires ingénues et bucoliques que racontait un certain pascal Bekolo Bekolo.

A la fin de mon année de Première, le lecteur de l’ombre fit part à la Sœur directrice de son désir de me rencontrer. Cette dernière me passa le message, sans me faire mystère de la perspective de publication dont elle avait discuté avec l’éditeur. Je me présentai, étouffant d’émotion, au rendez-vous et me retrouvai devant un grand barbu souriant, qui se présenta comme Mr Markoff, Directeur des Editions Clé ! Il me félicita beaucoup pour mes captivantes histoires pleines de merveilles et me demanda, très poliment, presque avec hésitation, si je pouvais permettre qu’il les publie en un recueil ?

Je vous laisse deviner ma joie, mon bonheur et ma fierté….

Lorsque je me représentai, une semaine plus tard, pour signer le contrat, après avoir recueilli les avis, les encouragements et les conseils de mes camarades, j’étais transformé !

J’avais trouvé un titre au recueil : ***Un Enfant comme les autres***;

J’avaispris un nom de plume : **Pabé Mongo ;**

Et, quelque temps plus tard, je me donnerai une ambition littéraire digne de Victor Hugo que j’inscrivis au fronton de mon Journal littéraire :

***Après Mongo Beti,*** écrivis-je,

***je ferai de Pabé MONGO***

***le second sommet de la littérature camerounaise,***

***transformant tout le reste en vallée !***

Voilà comment je suis devenu écrivain ; par accident ! Tout comme M. Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir, j’avais fait jusque-là de la littérature sans le savoir. Car, tout ce que j’avais écrit dans cet opuscule était véridique : les personnages, les faits racontés et les anecdotes. La littérarité n’était ressentie que par effet d’exotisme de la part de ceux qui ne connaissaient pas mon enfance et ma culture. L’exotisme, l’embellissement et la distanciation constituent donc les premiers éléments esthétiques de mon œuvre. Une esthétique de simple ressassement de mes souvenirs les plus vifs et les plus précieux du royaume de mon enfance.

Les trois œuvres publiées à la même époque, et que les éditeurs classeront parmi les collections dites de Jeunesse sont de la même veine : ***Tel Père , quel fils*** et ***Père inconnu*** qui va battre avec ***Trois Prétendants, un mari*** de Guillaume Oyono Mbia, tous les records de longévité dans les programmes scolaires.

**LA PERIODE DRAMATURGIQUE.**

Va suivre une assez longue période marquée par une importante production dramatique. Mon intérêt pour la dramaturgie sera plus redevable à une incitation extérieure qu’à de l’inspiration personnelle. Il s’agit de la participation au concours théâtral organisé à cette époque par RFI. Je vais écrire une pièce de théâtre par an, au rythme des concours dont je serai le lauréat en 1980 avec ***le Philosophe et le sorcier***, après avoir été nominé à plusieurs reprises. Les autres pièces de mon cru ont pour titres : ***Innocente Assimba***, ***La Guerre des calebasses***, ***Un Totem de plus***, ***Le Substitut***, ***Le Communiqué***, ***Le Roi des manchots***, etc.

Ma pratique esthétique pour la production dramaturgique va tout naturellement être très influencée par le halo idéologique du concours. A défaut de me référer à une théorie dramatique précise, je lisais fébrilement les œuvres primées, pour m’imprégner des critères de sélection, de la thématique, ainsi que du nouveau découpage en tableaux qui avait remplacé les cinq Actes classiques naguère utilisés par Guillaume Oyono Mbia et mes autres devanciers.

Cette période correspondait aussi avec mon entrée à l’université dont elle a épousé l’atmosphère générale. A titre illustratif, j’évoque ici deux œuvres de cette période : ***La Guerre des calebasses*** et ***Le Philosophe et le sorcier***.

J’ai écrit ***La Guerre des calebasses*** en première année d’Ecole Normale Supérieure. Cette grande école marquait ses fins d’année par une semaine de l’Ecole Normale qui faisait dans les activités culturelles et sportives. Ma réputation d’écrivain m’ayant précédé depuis le collège, je fus sollicité par les ainés du comité d’organisation, à écrire la pièce de théâtre qui devait être jouée, afin de rompre avec l’habitude de jouer des pièces étrangères. Je conçus rapidement la thématique de la rivalité amoureuse exécutée par une guerre de sorcellerie qui correspondait bien à l’atmosphère de mysticisme et de croyance qui prévalaient à l’époque. Je tins aussi à marquer ma distance par rapport à la dramaturgie camerounaise de l’heure, trop portée sur la comédie, en écrivant un drame. Enfin, je marquais l’évolution de l’écriture dramatique par la réduction drastique des personnages, ici quatre, au lieu des villages entiers qui avaient marqué la dramaturgie antérieure. La petite histoire voudra qu’en pleine représentation, une normalienne se mit à pousser de grands hurlements dans la salle et des vociférations à l’endroit de l’auteur que j’étais, m’accusant de m’être attaqué à elle et ‘avoir mis sa vie à nu. Ceci m’amena quelques jours plus tard à répondre devant un conseil de discipline de ce viol de l’intimité d’une personne que je ne connaissais pas. Soit rappelé sans rancune.

La seconde œuvre de la période normalienne c’est ***Le Philosophe et le sorcier***. Son inspiration est plus conjoncturelle. Mon Professeur de philosophie, le professeur Njoh Mouelle Ebenezer, venait de commettre un essai philosophique intitulé ***De la Médiocrité à l’excellence***, un chef d’œuvre de pensée. Dans l’un des chapitres de ce livre intitulé L’Homme critique, l’auteur campe le portrait problématique de l’intellectuel africain, prétendument cartésien, rationaliste qui, face à une crise existentielle, retombe rapidement dans la peau de l’homme ancien. C’est ce retour instinctif à la tradition et à la superstition que stigmatise le philosophe.

***Le philosophe et le sorcier*** ne sera pratiquement qu’une mise en scène de ce paradoxe-là, en confrontant un vrai philosophe à un sorcier sensé représenter la pensée africaine. Le succès de la pièce fut à l’image du succès de l’œuvre originelle.

**LA TRILOGIE ROMANESQUE**

L’inspiration d’une œuvre volontariste destinée à exprimer une certaine vision du monde à travers l’esthétique me vient avec le projet d’écrire ma trilogie romanesque que d’aucuns considèrent comme l’atteinte de ma pleine maturité artistique. Mon sommet en quelque sorte. Il s’agit de ***Bogam Woup***, ***L’Homme de la rue*** et ***Nos ancêtres les baobabs***. J’élaborai une structuration extrêmement charpentée. Je voulais donner une vision totale du Cameroun en deux coupes : une coupe chronologique (horizontale) s’appuyant sur les grands moments de l’histoire contemporaine du Cameroun, et une coupe verticale s’appuyant sur l’étagement des classes sociales et des niveaux de vie.

Au plan chronologique, l’histoire de ***Bogam Woup*** se déroule durant la première décennie de l’indépendance du Cameroun (avec les mots d’ordre de développement autocentré, etc), le second roman, ***L’Homme de la rue***, se déroule dans les années 1980, première décennie du Renouveau national tandis que le troisième volume, ***Nos ancêtres les baobabs***, se déroulent dans les années 1990 au beau milieu des balbutiements pour une société plus libérale, démocratique et prospère.

Au plan vertical, le héros de ***Bogam Woup*** est un paysan et l’histoire se déroule au village, dans l’arrière-pays, L’histoire de ***l’Homme de la rue*** se déroule en ville, mais dans les milieux des bidonvilles et des sous quartiers, son héros est un roturier. L’histoire de ***Nos ancêtres les baobabs*** se déroule en ville, avec pour protagonistes des diplômés, des lettrés, des députés, les hautes personnalités de la société.

Les trois tomes sont joués par trois générations différentes, de père en fils sur trois générations qui se suivent de père en fils ; Wamakoul, le héros de ***l’Homme de la rue*** étant le fils de Bogam Woup, héros du roman éponyme, tandis que Mouameka, héros de ***Nos ancêtres les baobabs*** est le fils de Wamakoul. Mouameka est diplômé de l’université.

Liés par une architecture idéologique solide, les trois œuvres vont subir une grande distanciation esthétique du fait des trop grands écarts entre leurs parutions (1980, 1987,1995).

J’écris ***Bogam Woup*** en 1980 alors que je me trouve à Dakar, plus précisément à l’ile de Gorée, en train de prendre part, pour la troisième année consécutive, aux sessions bisannuelles de ***l’Université des Mutants***, une institution supra académique créée par Léopold Sédar Senghor alors Président du Sénégal et son ami le philosophe français Roger Garaudy, pour susciter l’avènement d’un nouvel ordre mondial qu’ils voyaient sous le prisme d’un ***rendez-vous du donner et du recevoir***. Cette université regroupait à chaque session des représentants de toutes les grandes aires culturelles du monde et les foyers de civilisation, pour une mise en commun du patrimoine culturel de l’humanité. Sous l’influence des thèses de l’université des mutants, mon roman sera sous-titré : « ***allégorie de la mutation*** ».

La rédaction de ***L’Homme de la rue*** quant à elle, sera pendante à la rédaction de ma thèse de doctorat de troisième cycle sur le sujet : ***Le Nouveau roman africain***. J’étais en train d’évaluer l’atterrissage du courant du nouveau roman dans l’écriture africaine avec un décalage de plus de dix ans. Et je mettais en exergue les efforts d’appropriation des principaux procédés esthétiques du nouveau roman par les écrivains africains. Donc, tout en poursuivant mon architecture idéologique camerounaise, je vais aborder moi-même l’écriture de ***L’homme de la rue*** avec des procédés du nouveau roman : notamment la polyphonie, et, dans ***Nos Ancêtres les baobabs***, le mélange des genres, la technique de la simultanéité cinématographique, la disposition théâtrale des dialogues, etc.

+

Comme vous le voyez, cette visitation de mon parcours suffit à montrer que dans mon cas, ma production littéraire ne s’est pas faite tout d’une pièce, à partir d’une théorie déjà constituée et d’une vision du monde consolidée que je n’aurais eu qu’à dérouler avec talent. J’ai muté tout le temps, aussi bien dans les motivations (sources d’inspiration) que dans l’écriture elle-même, simultanément influencé par les deux pieds qui font marcher l’art, à savoir le contexte social d’un côté et l’évolution esthétique de l’autre.

Mon œuvre de création de la fiction s’étale de 1970 à 2001, soit 34 ans et s’achève avec la publication du ***Livre du monde*** *(Voyage en Chine)*.

**LA NOLICA**

Et, comme par hasard, c’est au moment où je range la plume de ma création artistique que naissait le théoricien. J’ai publié ma théorie de ***La Nolica (La Nouvelle Littérature Camerounaise : du Maquis à la cité)*** en 2005. Dans cet essai dont la gestation houleuse a provoqué une querelle littéraire sans égale dans les annales de notre université et dont la traçabilité est soigneusement conservée dans le Magazine littéraire et culturel ***Patrimoine*** des années 2002 à 2005, je théorise bien évidemment ma pratique littéraire. Cependant je consacre plus d’énergie argumentative à préconiser une mutation de l’esthétique camerounaise et africaine (trop marquée par les stigmates des violences coloniales et postcoloniales qui obligeaient les auteurs à introduire dans les œuvres des techniques de camouflage, d’occultation de l’espace-temps, des marques culturelles, de l’onomastique, etc. afin de ne pas se faire repérer), pour une littérature ouverte sur la cité, réconciliée avec son espace, son temps, ses hommes, et sa société. Mais j’y aborde aussi bien d’autres questions importantes de la littérature, comme la langue, la thématique et, bien entendu la traditionnelle question de la responsabilité de l’écrivain généralement posée en terme de littérature engagée. Concernant ce dernier point, qui rejoins en quelque sorte l’échange de ce jour, j’ai distingué quelques grandes étapes du rapport de l’écrivain avec les problèmes sociaux dans le processus historique.

Je distingue trois figures de l’écrivain correspondantes à trois étapes de notre histoire récente :

Sous la colonisation, *l’écrivain nationaliste*, qui revendique le respect de l’homme noir et son auto gouvernance

Sous l’autocratie postcoloniale : *l’écrivain opposant*, resté seul dans l’arène, alors que les rivaux politiques ont pris le maquis ou l’exil et que la presse est muselée.

Sous le libéralisme des années 1990, *l’écrivain accoucheur de valeurs nouvelles*. C’est l’écrivain contemporain. Il est enfin libéré de toutes ses procurations. Il peut désormais, comme tout citoyen, aimer, témoigner, célébrer, contempler, se divertir. Il est un acteur de la société comme tous les autres, ne se distinguant des autres que par son outil d’expression.

Je vous remercie

***Communication présentée pour l’atelier d’écriture virtuel de l’Association Critique et*** ***Esthétique de l’Université de Yaoundé I. Yaoundé, le 23 Mai 2020***

Pabé MONGO

De son vrai nom Pascal BEKOLO BEKOLO, Pabé MONGO, naît à DOUME, dans la région de l’Est du Cameroun d’un père originaire d’Ayos, Région du Centre, Département du Nyong et Mfoumou et d’une mère originaire de Nguélémendouga.

La littérature (orale) l’allaite au berceau par le truchement de sa grand’mère Aya’a !

Avec une précocité assez rare en Afrique, il publie son premier recueil de nouvelles, Un Enfant comme les autres, alors qu’il fait encore ses études secondaires au Collège de la Retraite à Yaoundé.

Dans son parcours supérieur Pabé MONGO se dote d’un profil studiorum essentiellement orienté vers l’écriture et l’enseignement : *Licence ès Lettres Modernes Françaises,* *Maîtrise en Philosophie*, *Doctorat de 3è Cycle en Littérature Négro Africaine*, avec une thèse sur **Le Nouveau Roman Africain**, dirigée par le mythique Pr Bernard FONLON.

Pabé MONGO est dès lors bien armé pour mener de front sa double carrière d’universitaire et d’écrivain.

**Au plan professionnel**, Pabé MONGO sera tour à tour Délégué régional de l’information et la Culture de l’Est, Directeur Adjoint de la Culture, Secrétaire Général du Centre Universitaire de Ngaoundéré, Directeur des Affaires administratives et Financières de l’Université de Ngaoundéré, Directeur du Centre des Œuvres Universitaires de l’Université de Yaoundé 1, Directeur du Centre des Œuvres Universitaires de Yaoundé 2, Secrétaire Général de l’Université Catholique de Bertoua. Partout, il enseigne la création et la théorie littéraires.

**Au plan littéraire,** la bibliographie de Pabé MONGO compte à ce jour **:**

* Trois recueils de nouvelles, dont Un Enfant comme les autres, Tel père, quel fils? et Père inconnu, longtemps inscrit dans les programmes du secondaire au Cameroun ;
* Neuf pièces de théâtre, dont Le Philosophe et le sorcier, Le Substitut, respectivement lauréates du concours théâtral interafricain (RFI,1990), des Rencontres théâtrales Internationales du Cameroun (RETIC,1992).
* Une trilogie romanesque : Bogam Woup, L'Homme de la rue, Nos Ancêtres, les baobabs ;
* Un Récit de voyage : Le Livre du Monde, Voyage en Chine (traduit en chinois) ;
* Un essai de théorie littéraire : LA NOLICA (La Nouvelle Littérature camerounaise)

Pabé MONGO a créé et ou présidé de nombreuses associations culturelles.

L’Association pour la Solution par la Culture, Le Kolatier, l’Union des Ecrivains Camerounais, l’ADEF-Afrique Centrale, etc.

Pabé MONGO est actuellement **Président de l’Association Nationale des Poètes et Ecrivains Camerounais (APEC).**

Il est **Officier du Mérite Camerounais** et **Chevalier de l’Ordre de la valeur**.